

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Georgette Leblanc, Jean-Philippe Raïche, Jean-Paul Daoust

Rachel Leclerc

Number 130, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37294ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2008). Review of [Georgette Leblanc, Jean-Philippe Raïche, Jean-Paul Daoust]. *Lettres québécoises*, (130), 42–43.

☆☆☆☆ 1/2

Georgette Leblanc, *Alma*, Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2006, 104 p., 14,95 \$.



Écrire dans le feu de sa langue

Pérenniser sa culture en se modernisant soi-même.

En 2006, Georgette Leblanc, une jeune femme originaire de Nouvelle-Écosse, était doctorante à l'Université de la Louisiane à Lafayette. Incidemment, j'avais dit un jour à Gaston Miron que ce serait bien si quelqu'un de la Louisiane recevait le prix Émile-Nelligan. Il m'avait fait comprendre que la Fondation ne recevait rien de là-bas. D'accord, Georgette Leblanc n'est pas Louisianaise, mais faute de grive...

Or, l'auteure d'*Alma* a dû se contenter en 2007 du titre de finaliste à ce prix très convoité (depuis, elle a tout de même reçu le prix Félix-Leclerc). Les jurys tranchent, et en tranchant ils se trompent parfois. Celui-là s'est-il trompé à l'unanimité ? Probablement que non, et probablement que oui. Je n'ai pas lu le livre de la lauréate : je suis sûre qu'il est très bon, comme je suis sûre qu'il neigera l'hiver prochain. Mais j'aurais aimé que pour une fois il tombe des fleurs, ou des agates rouillées, ou de minuscules homards frétilants de vie, ou même des tétines de coques. Il faut croire que la neige n'a pas fini de neiger sur le petit square du Spasme de vivre.

Alma raconte les détails imaginaires de la vie de la grand-mère de l'auteure, depuis avant sa naissance jusqu'à la séparation d'avec son Pierrot, celui qui avait su ravir son cœur. Dans le texte, il est beau de voir comment la première personne du singulier embrasse le pluriel jusqu'à l'engloutir. « Il me laissait prendre les brides / il riait à m'entendre rire et hucher au ciel / il me laissait faire jusqu'à temps qu'ej crue / que j'étions pus homme et femme / que j'étions un autre mode de bêtes. » (p. 52)

Pierrot sera mis à la porte en fin de carrière pour avoir levé le nez sur son Alma, qu'il trouve un peu trop usée par les grossesses. Pourtant, lui, il était encore l'écu quand, jeune homme, il était revenu transformé de chez les Soutanes Noires, transformé au point de vouloir remplacer les pissenlits par des tulipes, parce que les pissenlits, ça veut dire qu'« ej sons esclaves » (p. 48). Quant à Alma, elle finira par se dire que « les hommes veulent point voir / ils sont contents dans leur noireté / c'est chaud et douillet / ça leur donne à manger » (p. 83).

Un Acadien du Nouveau-Brunswick, si on n'y regarde pas de trop près, ça pourrait ressembler à une sorte de Québécois éveillé ; mais considérez un Acadien de la Nouvelle-Écosse et vous verrez qu'il y a autant de différences entre son esprit et le

vôtre (de Québécois) qu'entre un Cap-Verdien de langue portugaise et un habitant de Lisbonne.

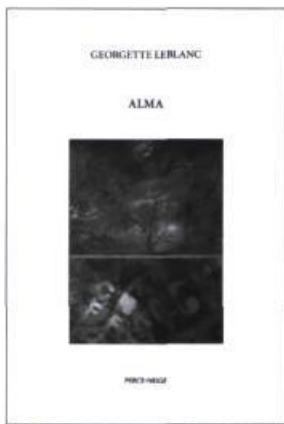
Si j'acceptais de répondre ici à l'obsessionnelle et débilante question de notre modernité poétique, je dirais qu'un Acadien, c'est la tradition et la contemporanéité qui sont entrées un jour en fusion, chacun mettant le feu à son vis-à-vis. Je dirais qu'un Acadien, c'est une imbrication de l'avant dans l'après, du dedans dans le dehors, du soi-même dans l'autre, de l'ici dans le là-bas. Je dirais aussi : une langue est un certain regard, une langue est un berceau ; et la culture qui la porte détermine l'angle et la position de votre moi quand vous êtes encore un tout petit « bibi », comme dirait Alma, un tout petit bibi dans les bois de la baie Sainte-Marie. Une langue montre à partir de quel lieu intérieur vous écrivez, et Georgette Leblanc, elle, a écrit cet audacieux et magnifique premier livre à partir du fond d'un village qui s'est bâti dans l'urgence d'échapper à l'*Antecri*, celui qui vient de la brume ou qui en est constitué : « François le Premier s'en fut dans le bois avec sa famille / ceux-là qui voulaient perdre leur langue / pourriont rester à la côte / il fût s'installer dans le fi fin fond du bois / où ce qu'il était sûr que la brume l'attraperait point. » (p. 11)

Quelle suite — et dans quelle langue — Georgette Leblanc donnera-t-elle à ses débuts en poésie ? C'est ici que commence le vrai défi pour cette artiste multidisciplinaire (elle est aussi danseuse) : celui de la durée. Quoi qu'il en soit, je parie ma propre médaille Émile-Nelligan que ce livre sera lu dans les universités pendant des années. Sinon, il n'y a pas de justice.

Eût-elle pu l'écrire autrement, son premier « bibi » ? Eût-elle pu inventer un univers poétique dans le blème français qui est le nôtre ? Je me le demande, j'en doute, car Georgette Leblanc n'est pas de notre monde — espérons qu'elle ne projette pas d'en être, car alors nous y perdriions beaucoup, et elle-même y perdrait son *alma*, cette âme dont (une fois n'est pas coutume) je ne contesterai pas l'existence.



GEORGETTE LEBLANC



☆☆☆☆

Jean-Philippe Raïche, *Ne réveillez pas l'amour avant qu'elle ne le veuille*, Moncton, Perce-Neige, 2007, 88 p., 19,95 \$.

S'exiler de l'autre

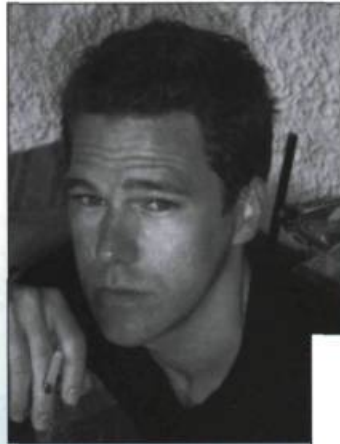
Mettre les mots dans la bouche de l'amoureuse.

Tout à fait par hasard me parvient le livre d'un autre Acadien, natif de Bathurst au Nouveau-Brunswick celui-là : Jean-Philippe Raïche, qui est notamment responsable du livre et du cinéma au Centre culturel canadien à Paris, comme nous l'apprend l'éditeur en quatrième de couverture. Installé

dans cette ville depuis 1996, il travaille en effet à faire connaître nos artistes et nos écrivains.

Le thème qui traverse cette œuvre est celui de l'éloignement amoureux et de la solitude. On devine la disparition des repères de toutes sortes, comme si, en quittant l'autre, on abandonnait derrière soi nos plans et nos cartes. Et pourtant il y a des retours possibles, donnant d'ailleurs lieu à de très beaux passages. « Nous nous sommes vendus / nous nous sommes repris / ingrats, prodiges, nôtres. » (p. 32) Et encore ceci, où l'on assiste à un évanouissement de l'identité qui donne au livre une sorte d'évanescence, avec une impression de légèreté dans la rencontre du monde immédiat : « L'aube persiste/où nous l'avons nommée/avec la peine de celui qui écrit/les rues de son enfance / où vont marcher le ciel, / les orages, / la fureur attendue / le silence de la terre, / sans cadavre, / sans nom. » (p. 39)

Mais pourquoi le texte foisonnerait-il de signes identitaires et d'indices sur l'origine de l'auteur ? Jean-Philippe Raïche est en tout cas fidèle à la tradition d'ouverture sur le monde que nous pouvons constater chez les Acadiens de notre connaissance.



JEAN-PHILIPPE RAÏCHE

Le texte effectue une sorte d'aller-retour entre le masculin et le féminin, cependant si discret qu'il faut rester très attentif devant ce qui se révélera finalement comme un dialogue entre deux ombres de sexes opposés. Et si les poèmes sont effectivement des réponses que se lancent un homme et une femme par-dessus l'absence, ou encore des monologues parallèles, il eût peut-être fallu, pour ne pas égarer le lecteur, afficher un peu plus d'audace en laboratoire.

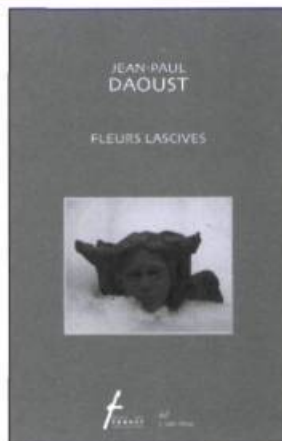
Un seul indice permet de relier son recueil à celui de Georgette Leblanc, un indice involontaire cependant : la provision d'accents circonflexes semble épuisée chez l'éditeur (Perce-Neige), car on peut lire dans le livre de Raïche des mots comme « brulures », « naitre », « gout », « illes » et trouver aussi

chez Leblanc des « disparaitra » et des « maitre ». On a beau imputer cela à l'influence anglaise, on ne peut passer sous silence, chez Raïche, des erreurs telles que « pèle-mêle » (p. 19) et « me faisant tarir » (p. 55) plutôt que « pêle-mêle » et « me tarissant ». Il est évident que l'éditeur est le responsable de ces petites négligences, non les auteurs. On se demande cependant à quoi Jean-Philippe Raïche fait référence lorsqu'il dit en page 11 : « Il faudra que ce soit mal écrit à dessein. » Un tel avertissement — comme une protection en forme de parapluie — n'était pas nécessaire : il s'agit là d'un beau livre sensible, grave et à l'écriture soignée, d'où monte une lucidité exemplaire sur soi-même.



☆☆☆☆
Jean-Paul Daoust, *Fleurs lascives*, Trois-Rivières/
Chaillé sous les Ormeaux, Écrits des Forges/L'idée bleue, 2007, 114 p., 12 \$.

Divin amour de Jean-Paul Daoust



L'érotisme comme une contrebande à visage découvert.

Il y a du Louise Labé chez Jean-Paul Daoust, à cause de l'amour et de la joie charnelle, bien sûr, et de cet appel à se consumer dans l'alchimie des corps avant de renaître plus fort et plus apte à l'existence ; mais aussi parce que cette alchimie est peut-être le seul événement, le seul lieu où l'on parvient à nommer si justement les contradictions de l'être. Daoust aurait très bien pu composer ces vers célèbres de la dame lyonnaise : « Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie / J'ai chaud extrême en endurant froidure / La vie m'est et trop molle et trop dure. / J'ai grands ennuis entremêlés de joie. » Le monde n'est peut-être qu'un vaste oxymore dans lequel nous baignons, condamnés à assister au « fou rire des morts » (p. 14). Le rire est d'ailleurs un élément non négligeable de



JEAN-PAUL DAOUST

la vie d'alcôve, et l'aspect coquin du texte ne se fait pas prier : « Des sexes entrent et sortent / Vont partout comme les riches. » (p. 56) Il y a dans ce livre une fonction régénératrice évidente, voire thérapeutique : « J'aurai presque été heureux. » (p. 109)

Mais l'amour appelle aussi l'humilité, et c'est peu de dire que l'auteur place l'être aimé sur un *piédestal* (un poème porte ce titre) et se considère lui-même comme indigne de son attention. L'amour gay de Jean-Paul Daoust : combien de femmes sont célébrées à ce point, combien inspirent un tel acharnement poétique ? Je n'en connais pas. Et si l'on se surprend à envier le destinataire d'autant de lettres enflammées, on regrette surtout de ne pas être celui ou celle par qui la sexualité révèle un tel pouvoir sacramentaire. « Mes mains servent de bénitier à ton visage / [...] Ainsi avons-nous été créés / Une âme d'argile au destin divin / Nous si uniques. » (p. 13)

Visuellement, les poèmes eux-mêmes se présentent dans leur plus simple appareil, telles des colonnes de chair ointes, des échelles humaines montant vers l'extase ou, selon le vœu de l'heure, descendant en enfer. Chaque colonne est surmontée d'un titre, petite voûte qui vient renforcer le sens de l'énoncé ou arracher ce dernier à sa vocation platement terrestre : « Farewell, Jogging, Armure, Toison, Météo, Tristessa, Bûcher, Mausolée ».

Accessoirement perçus comme une drogue dure, l'amour et le sexe, chez Daoust, sont surtout une grimace, un pied de nez intégral à l'angoisse de la disparition et au trou béant qui nous espère.